



# FROM RUSSIA WITH LOVE

# OLGA CHAGAOUTDINOVA

**LA MÉMOIRE DU PRÉSENT RETROUVÉ**

PAR ANNIE LAFLEUR

**A**VEC LA SÉRIE des *Intérieurs russes et cubains*, la photographe Olga Chagaoutdinova fait apparaître, de Khabarovsk à Cuba, la ligne de partage entre deux cultures en transition, mêlant l'ancien et le nouveau, le sacré et le profane. Les photos dévoilent des lieux privés (chambres, salons, cuisines, séjours, salles de bain) où l'intimité porte les signes du destin collectif, et dont le confort suranné, chargé d'objets hétéroclites, d'icônes d'époques diverses, ou au contraire le dépouillement forcé, marquent le passage du temps et de l'histoire. La série *Women Prisoners* poursuit avec empathie ce travail de radiographie, ici d'une Russie marginale et carcérale, regardée sans détour et avec une attention qui donne au visage des meurtrières la complexité de mondes brisés, de paysages intérieurs arides.

---

**M**AINTENANT INSTALLÉE à Montréal, Olga Chagaoutdinova a fait ses études en photographie à l'institut Emily Carr, à Vancouver, où elle s'est d'abord installée, en 2000. Roy Arden y est vite devenu son mentor. Un premier voyage de retour en Russie déclenchera le processus de création qui mènera aux *Intérieurs russes*. Munie de son appareil Hasselblad, Chagaoutdinova, comme plus tard à Cuba, crée les images d'une mémoire fragilisée, cadrant les lieux et les objets domestiques, comme vus à nouveau, pour la première fois. Un sens aigu de la (re)découverte anime son œuvre, et le désir de *comprendre* par le *voir* révèle ce qui se cache derrière rideaux, sofas, crucifix, colifichets, sacs de plastique et images diverses accrochées au mur. C'est tout autre chose que dévoilent les photographies de sa série *Women Prisoners*, femmes incarcérées que Chagaoutdinova est allée photographier dans la prison La Zone à Khabarovsk – un mélange de dureté, de désespoir, de résignation et d'ennui, et qui nous regarde sans ciller.

**Annie Lafleur – À la suite de ton premier voyage de retour en Russie, tu as présenté tes images au photographe Roy Arden. Cependant, presque tout ton film était flou, ce qui, malgré l'enthousiasme de Arden, écartait pour toi la possibilité d'une exposition. Tu as dû retourner en Russie et tout reprendre. Tu qualifies ton premier retour de *choc*, mais qu'en est-il du deuxième ?**

**Olga Chagaoutdinova** – Sans me promettre quoi que ce soit au départ, Roy Arden, en voyant mon travail, m'a signifié que, si mes images avaient été au point, il m'aurait proposé de les exposer. Il faut s'imaginer la situation : une étudiante en troisième année de baccalauréat se fait proposer une exposition par Arden. Ça m'a saisie. Je réalisais à cet instant que j'avais découvert un sujet de valeur qui, du coup, attirait l'attention de mon mentor. Le hic est que j'étais sans le sou, comme la plupart des étudiants, alors je ne songeais pas du tout à retourner en Russie. Mais voilà qu'à la fin des classes, je reçois une lettre de Arden disant une seule phrase : « Quand pars-tu ? Vas-tu toujours en Russie ? » J'étais dans l'incertitude, tandis que lui se faisait insistant, il prétendait que je devais y retourner avec 150 ou 200 rouleaux de film pour recommencer les prises. En fait, durant mon premier séjour, je ne songeais pas à mon travail, parce que j'étais préoccupée par la santé de mon père, qui avait précipité mon départ en Russie. Ce voyage a tout de même été un déclencheur

de mécanisme créateur en me syntonisant et en m'éveillant au deuxième séjour. Alors, en y retournant, j'avais tous les outils en mains, avec une concentration accrue. J'ai gardé mes yeux grands ouverts pour sentir, voir et considérer ce qui se produisait en Russie. Je réalisais, après trois années passées à Vancouver, que la culture nord-américaine, aseptisée, vaste, presque préfabriquée, une culture IKEA, s'opposait à la culture russe, en transition. Culture avec laquelle j'avais en quelque sorte coupé les racines en surface. C'était tout simplement

un facteur de motivation des grands changements ayant bousculé la Russie culturellement. Quand je regarde mes *Intérieurs russes*, je pense à une courtepoinette socio-culturelle faite de différentes appréciations, valeurs, etc. Je trouve fascinant de retrouver dans la même pièce autant d'icônes traditionnelles éclectiques, au milieu d'affiches de Coca-Cola ou de couvertures en faux léopard, qui pour un Russe moyen représentent la culture populaire américaine. L'intérêt réside en ce que ces icônes américaines cohabitent avec des chaises et des

« La maison, l'appartement, la chambre à soi nous déchargent de la pression exercée par la société, qui instaure un contrôle sur notre comportement en public. Le décor est influencé par notre nature intime, socioculturelle et économique, laissant libre cours à notre personnalité. En cela, la culture de classe moyenne me renseigne sur ses doutes, son incapacité à choisir entre les objets imprégnés de mémoire et ceux qui sont nouveaux – entre le passé et le présent. Certains appartements croulent sous le poids de cette indécision. »

incroyable. Une sorte de bénédiction, de moment de grâce. J'ai vraiment senti que je redécouvrais ma Russie. Le fait de revisiter ma famille dans la maison natale me procurait un sentiment particulier, inédit. Quand on vit au même endroit pendant tant d'années, on ne remarque plus les détails ni les changements, petits ou grands, qui s'immiscent au creux de nos vies, ce que le matériel a tendance à garder en mémoire. Le second retour aux sources en 2004 s'est carrément imposé comme un nouveau regard sur cette mémoire matérielle que j'avais entrevue distraitement au premier séjour. Là, tout semblait plus vibrant et animé. J'y suis restée deux mois, pendant lesquels j'ai pris une quantité innombrable de photos.

**A. L. – Née en 1968 à Khabarovsk, dans l'est de la Russie, tu as vécu la pérestroïka. Quelles images de cette époque te viennent quand on évoque ta ville ? Les *Intérieurs* sont-ils motivés par cette mémoire ?**

**O. C.** – La pérestroïka, dans cette série, est

lits bicentennaires. Ce fait typique de cette Russie peut sembler comme un manque de culture, mais je crois qu'il n'en est rien. Il s'agit plutôt d'une soif irrépressible d'appartenance à un mouvement mondial, qui s'exprime par la présence et l'idiosyncrasie de ces objets. Par exemple, je me souviens, étant enfant, que nous n'avions pas de jeans ou d'autres artefacts de la culture populaire occidentale, parce que nous vivions sous le joug du rideau de fer, tellement répressif et étanche. Durant ces années, je pensais que je ne pourrais jamais visiter la Jamaïque ou Cuba, ce qui a peut-être motivé mon choix de destination pour la deuxième série des *Intérieurs*. Cuba symbolisait tout simplement une autre planète. C'est difficile à comprendre dans notre contexte, et même pour moi. Durant mon séjour, les Cubains semblaient me considérer comme un ovni, justement, un *alien*. Il est pratiquement impossible de saisir cette réalité pour un Canadien, qui a grandi en sachant qu'il peut parcourir le monde, n'ayant jamais connu



de restriction politique ou d'enfermement dans son propre pays. Pour ma part, je perçois la Russie en constante transformation au fil de mes visites, qui sont moins espacées. Tous les six ou huit mois, j'y retourne, et ces intervalles me permettent de percevoir ces bouleversements. Il y a comme une rapide et sournoise disparition des images du passé, qui m'incite à retourner fréquemment dans mon pays. Autrement dit, j'ai l'impression, au Canada, de vivre dans le faste, car j'ai la possibilité de travailler, de développer mes images, de penser à mes

projets tout en étant détachée de cet environnement. Je retourne en Russie avec l'étrange impression que je ne fais rien : je prends des photos, je reviens, et ça recommence. C'est surréaliste : j'entre dans un appartement et j'ai parfois le sentiment de revisiter mon passé, comme si le temps s'arrêtait, d'où mon sentiment de stagnation entre mémoire et réalité présente. Cette mémoire est motivée par les contrastes entre ce que je vois ici et là-bas. C'est pourquoi je ne m'intéresse pas aux intérieurs riches, parce qu'ils sont tous semblables,

sans saveur, sans vitalité. Le projet des *Intérieurs* a commencé avec mon désir de voir le monde intérieur russe aujourd'hui. Je n'essaie pas de ridiculiser la Russie, mais plutôt de permettre un dialogue entre deux mondes, entre plusieurs mondes, incluant le mien.

**A. L. – À Khabarovsk, dans une prison de femmes, tu as photographié des prisonnières presque toutes incarcérées pour meurtre, ce qui a donné la série *Women Prisoners*. Tu as présenté ce travail sous forme d'exposition dans différents pays**

